

Questions d'avenir... Recension de « *De quoi demain... Dialogue* », Jacques Derrida et Élisabeth Roudinesco, Paris, Fayard- Galilée, 2001, 316 p.

Mona Gauhier

Le dépôt légal du dialogue qui constitue *De quoi demain...* date de septembre deux mille un. C'est dire qu'alors que le monde - consterné par les événements de World Trade Center - ne cesse d'interroger l'avenir, Élisabeth Roudinesco et Jacques Derrida, spécialistes à la fois de l'histoire, de la littérature, de la philosophie et de la psychanalyse, font paraître leurs réflexions sur l'imprévisible demain qui vient de bouleverser notre présent.

Mais si le titre du livre emprunte un vers à Victor Hugo, poète considéré comme visionnaire, pour les auteurs de *De quoi demain...*, il s'agit plutôt d'un entretien à la fois complice et respectueux, sous la forme d'un dialogue en neuf chapitres qui touchent des sujets aussi actuels que l'héritage, la politique, la famille, la liberté, l'antisémitisme, la violence contre les animaux, la révolution, la peine de mort et, enfin, la psychanalyse. Comme ces thèmes se recoupent souvent d'un chapitre à l'autre et que la réflexion s'articule autour de la psychanalyse - référence commune aux deux auteurs - j'ai opté pour une écoute flottante afin d'aborder l'ensemble des propos en inversant l'ordre des chapitres pour aller directement au neuvième et dernier, celui qui a pour titre, *l'Éloge de la psychanalyse*.

Cet éloge paraît s'inscrire comme une suite à la rencontre des *États Généraux de la psychanalyse* organisée par René Major en juillet 2000 à la Sorbonne et à laquelle ont participé activement les deux auteurs du dialogue. Un éloge « mesuré » toutefois et qui emprunte la voie de l'amitié, au sens que Ferenczi lui donne quand il rêve de fonder une *Société des amis de la psychanalyse*. Mais s'il est vrai que l'ami est celui qui garde ses réserves et la distance nécessaire à la critique, c'est aussi celui qui dit « oui ». En un mot ce « oui », précise Derrida, « suppose la certitude que la psychanalyse reste un événement historique ineffaçable, la certitude que c'est une *bonne chose*, et qui doit être aimée ». Amitié amoureuse donc, et qu'il traduira dans un autre chapitre en précisant qu'il ne soumet à une lecture « déconstructive » que les textes qu'il choisit de

façon sélective : « Ce que je n'admire pas, je n'en parle jamais ». Or on connaît ses travaux sur les écrits de Freud et de Lacan.

Dans ce dernier chapitre, Élisabeth Roudinesco trace les grandes lignes de l'histoire de la psychanalyse et pose, avec Jacques Derrida, des questions sur son avenir, sur ses rapports au droit, à l'État et son possible engagement politique ainsi que la place qu'elle doit occuper face à la mondialisation. La situation bouge, avec la chute du communisme, par exemple, on voit la réimplantation de la psychanalyse là où, pour des raisons politiques, elle avait été bannie. Derrida rappelle par ailleurs l'urgence de porter la psychanalyse dans des champs où elle n'a pas été jusqu'ici présente ou active. Et le peu d'influence qu'elle a à l'université où, à défaut d'un enseignement direct, elle doit passer par des « voies contrebandières, littéraires ou autres ». C'est la peur de l'inconscient, lancera Élisabeth Roudinesco.

En somme, il va du legs psychanalytique comme de tout héritage. Devons-nous faire table rase de ce que nous ont transmis les penseurs ou accepter sans questionner ces assises qui nous soutiennent? Ou alors, accepter le travail de « déconstruction » que propose Derrida et qui revient, non pas à mettre les œuvres qui nous sont léguées « à mort », mais à les faire parler à travers elles-mêmes en relevant leurs failles, leurs blancs aussi bien que leurs marges ou leurs contradictions. En définitive, le concept derridien de déconstruction renvoie, comme le formule Roudinesco, à « un travail de la pensée inconsciente « ça se déconstruit ». Il consiste à défaire sans jamais le détruire un système de pensée hégémonique ou dominant ». Derrida dira lui-même de l'héritage qu'il faut d'abord « savoir et savoir *réaffirmer* ce qui vient « avant nous » et nous comporter à cet égard « en sujet libre ». Déconstruire implique que l'on accepte non seulement l'héritage, mais qu'on le relance et le maintienne en vie. Cette forme d'acceptation, qui revient à faire place à l'inconscient pour résister à la tyrannie de l'Un, nous permet de respecter le passé tout en gardant le respect de nous-mêmes et de notre inscription dans le présent.

C'est sur la question de la « différance » (avec un « a ») qu'Élisabeth Roudinesco oriente le deuxième chapitre : *Politiques de la différence*. Question qui donne lieu à une tentative de vulgarisation de la notion de « différance » - dont Derrida en la présentant en 1968 disait qu'elle n'était ni un mot ni un concept - pour spécifier aujourd'hui qu'elle n'est surtout pas une opposition mais une réaffirmation du même dans « sa relation à l'autre ». On comprend qu'être *différant* avec un « a », c'est affirmer son identité sans s'opposer à l'autre, et sans avoir à céder au communitarisme. Car, face à la logique communautaire et devant la compulsion identitaire qui tend vers un narcissisme des minorités, comme c'est le cas par exemple des mouvements féministes, les deux auteurs se disent inquiets. Une inquiétude qui n'est cependant pas une opposition comme c'est le cas du débat sur la parité qui fait dire à Derrida « Si l'on me met en demeure de voter « pour » ou « contre », à ce moment-là, et malgré toutes mes réserves, je voterai en faveur de la parité, parce que si je vote « contre » je confirme un fait massif et intolérable : la sous-représentation des femmes en politique à un degré inconnu en Europe... ». Le mot « réserve » signifierait qu'on peut s'opposer à l'idée d'un mouvement

comme tel sans être contre la cause de ceux – ou de celles – qui le composent.

Il reste que grâce au dialogue comme forme littéraire, d'une part, aux questions qui donnent lieu à des réponses pertinentes, d'autre part, et enfin, aux notes explicatives de l'historienne, certains éléments de la pensée rigoureuse de Derrida, ce que Roudinesco appelle sa « conceptualisation sophistiquée », nous paraissent plus abordables et peuvent prétendre atteindre, non plus seulement le lecteur spécialiste, mais également le grand public.

La question de l'excision est également soulevée dans le chapitre neuf, bien que non développée. Cette violence faite aux femmes, cette cruelle mutilation subie par des petites filles, dans des conditions pitoyables et qui se pratique encore massivement dans de nombreux pays, constitue une agression qui a, selon Derrida, des « effets meurtriers, en tout cas irréversibles et beaucoup plus graves que la circoncision, sans commune mesure avec elle ». Cette question ne doit pas manquer d'être soumise à des débats « mondialisés » tout comme la peine de mort. Ce bref passage - qui nous apparaît comme le début d'un engagement sur un sujet qui ne semblait pas retenir jusqu'à maintenant l'attention des grands penseurs - est rassurant et, à l'avance, nous nous prenons de reconnaissance pour celui qui dit vouloir essayer de s'y « intéresser ».

C'est d'autre part en rappelant son ouvrage, *Théroigne de Méricourt, une femme mélancolique sous la Révolution*, qu'Élisabeth Roudinesco ouvrira le chapitre sur *L'esprit de la Révolution*. En songeant à Louis Althusser et à son destin tragique, elle a cherché dans ce livre à montrer comment un effondrement subjectif et la plongée de la folie peuvent être liés à une situation historique. Est-il possible de faire le deuil d'un idéal et d'un engagement sans sombrer dans la mélancolie? Et comment par ailleurs Nelson Mandela - à qui on rend un touchant hommage - a-t-il pu échapper à la folie après avoir passé près de trente ans de sa vie en prison? Jacques Derrida l'a rencontré et rappelle que cet homme a réussi « à incarner aux yeux du monde une cause qui a non seulement mobilisé des forces irrésistibles, mais accéléré une prise de conscience ». Il rappelle également que si l'apartheid a pu être aboli, c'est grâce à la mobilisation des partisans de Mandela. Aussi se dit-il saisi devant sa stature, « devant ce qu'on peut appeler sa grandeur ».

Après ces beaux moments, il faut lire les autres propos dont celui sur la liberté. Le sujet moderne et décentré ne veut rien savoir de cet inconscient dont il connaît l'existence, d'où l'idée de Roudinesco de « restaurer un espace de liberté pour ce sujet déterminé ou cerné de toutes parts par des machines (sociales, économiques, biologiques) » pour ne pas risquer de remplacer le psychique par du culturel.

À l'heure où le monde entier se tourne, inquiet, vers un demain de plus en plus incertain, et que la question de l'avenir devient cruciale, les thèmes abordés dans *De quoi demain...* apparaissent d'une remarquable actualité. Aussi faut-il encore lire les autres propos sur lesquels glisse cet entretien, puis refermer le livre sur un dialogue qui continue de nourrir et de solliciter

notre propre réflexion sur ce dont sera fait demain... après cette pause sur un temps, le nôtre...toujours à venir...

mona gauthier
376 promenade mocking bird
ottawa k1e 2v3
lilianne@netcom.ca